

Zeitschrift: Générations : aînés
Herausgeber: Société coopérative générations
Band: 35 (2005)
Heft: 7-8

Artikel: Jean-Claude Brialy : "J'ai oublié beaucoup de chagrins!"
Autor: Brialy, Jean-Claude / Probst, Jean-Robert
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-826112>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

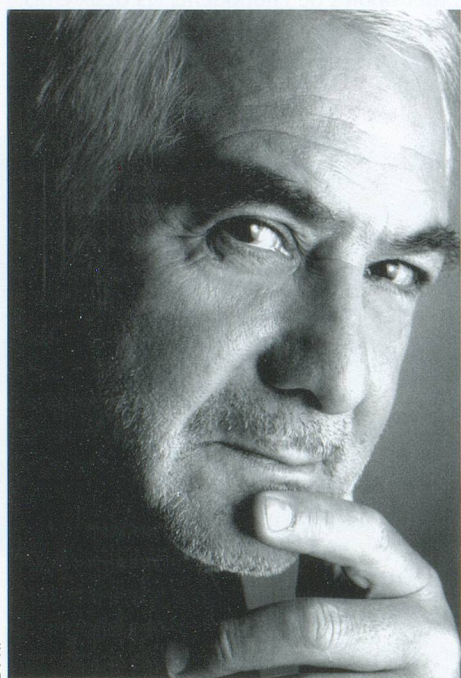
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

JEAN-CLAUDE BRIALY

«J'ai oublié beaucoup de chagrins!»



D. R.

Il a le charme, la distinction et l'élégance des grands comédiens. Lorsqu'il quitte la scène ou les plateaux de cinéma, Jean-Claude Brial reste lui-même. Un homme affable, courtois, respectueux des autres, pour qui l'amitié a une importance prioritaire. Rencontre avec un homme de cœur au verbe coloré.

ce ne fut pas vraiment joyeuse. Un père officier de carrière, une mère absente, il a été élevé par ses grands-parents qu'il vénère aujourd'hui encore. Pour tenter de mâter sa sensibilité, son père a voulu lui donner une éducation militaire. Peine perdue. On

d'une mémoire positive. N'avez-vous que de bons souvenirs?

— Quand on sait aimer, on se souvient des bons moments de sa vie. J'ai oublié beaucoup de chagrins, de trahisons, de gens qui, par maladresse, par méchanceté ou par bêtise ont essayé de faire des choses qui m'ont un peu barré la route. Je me suis souvenu surtout de la chance que j'ai eue de rencontrer des gens exceptionnels, qui m'ont fasciné. J'aurais pu ne rencontrer

que des imbéciles. Or, j'ai eu la chance que la vie sélectionne les gens pour moi.

« CHACUN DE NOUS A UNE BONNE ÉTOILE AU-DESSUS DE LA TÊTE ! »

Ce soir-là, ils étaient près de quatre cents admirateurs inconditionnels, réunis pour une véritable cérémonie des souvenirs, dans le théâtre En Grand-Champ à Gland. Seul en scène, avec pour tout décor un piano à queue et un fauteuil doré (qui n'ont jamais servi), Jean-Claude Brial a déroulé l'écheveau de sa vie durant près de trois heures, sans entracte.

A la fin de la performance, le public a applaudi l'exploit, debout, durant dix minutes. Pourtant l'acteur n'a rien fait d'autre que de parler de ses rencontres et raconter les anecdotes qui ont émaillé sa vie. Avec humour, simplicité et un immense talent.

Sa vie est un roman où se croisent des personnages célèbres ou anonymes, hauts en couleur et fascinants. «Je croque les passants, affirme Jean-Claude Brial, je dévore celles ou ceux que je croise, je suis un voleur de cœur.»

De son Algérie natale, il a hérité le don de conteur, mais aussi le sens de l'humour, de l'amitié et du partage. Pourtant, son enfan-

ne confie pas un fusil à un saltimbanque. A 12 ans, il tourne son premier film, *Eglantine*, avec Odile Versois et Jacques François. Aux côtés de Michèle Morgan et Danielle Darrieux, il joue cinq cents fois *La Puce à l'Oreille* de Feydau. A dix-huit ans, il rencontre Alain Delon. Ensemble, ils feront les quatre cents coups bien avant le film de Truffaut. Un pied sur scène, l'autre sur un plateau de cinéma, Jean-Claude Brial débute une carrière qui l'amène à côtoyer les monstres sacrés du 7^e art: Marlene Dietrich, Arletty, Simone Signoret et les trois Jean (Gabin, Cocteau, Marais).

Avec Jean Gabin, il tourne *L'Année sainte*, son ultime film. Il se lie d'amitié avec Barbara, Jacques Brel, Jeanne Moreau, Line Renaud, Nana Mouskouri et tant d'autres. Il faudrait au moins deux ouvrages pour tout raconter. Il les a écrits. Il les raconte en scène.

— En parcourant vos livres, on constate que vous avez une mémoire assez extraordinaire. Mais il s'agit surtout

— Comment expliquez-vous ce phénomène qui vous met à l'abri?

— Je pense que chacun de nous a une petite étoile au-dessus de la tête et qu'il faut la développer. Il y a beaucoup de gens qui partent battus, qui n'ont aucune énergie, aucune volonté et qui se laissent noyer. Je crois que tout le monde a une petite chance. Il faut d'abord la découvrir et ensuite souffler dessus pour qu'elle grandisse.

— Donc vous polissez votre petite étoile tous les matins?

— Disons que je la polissais. Maintenant, elle brille toute seule, elle n'a plus besoin de moi.

— Vos souvenirs se bousculent dans vos livres et sur scène. Vous dites que vos dons de conteur vous viennent de vos grands-parents. Quel rôle ont-ils joué dans votre vie?

– J’ai hérité de leurs gènes, de leurs qualités comme de leurs défauts. Il faut essayer de faire en sorte que les qualités deviennent plus importantes que les défauts. On peut combattre ses défauts et essayer de développer ses qualités. Mes grands-parents étaient des gens de la terre, qui ont travaillé dur. Ils m’ont apporté tout ce que les gens modestes possèdent. Ils sont rudes, mais croient à la nature et à la fraternité.

– **Avez-vous cultivé vos racines terriennes ?**

– Bien sûr. Depuis longtemps, j’ai une maison à la campagne avec huit hectares, où je vais me reposer et me ressourcer tous les week-ends. Et puis, je suis sensible à la nature. Je suis les saisons à travers les fleurs et les arbres.

– **Vous avez effectué une école militaire, ce qui ne correspond pas vraiment à votre image. Était-ce un hasard ou un accident ?**

– Non, non, mon père m’a obligé à entrer dans une école militaire très rude à l’âge de 11 ans et j’ai appris la discipline. Il fallait marcher au pas cadencé, faire son lit au carré. C’était une existence un peu difficile pour un petit garçon.

– **Vous n’avez pas envisagé de faire carrière dans l’armée ?**

– Ah non, pas du tout, jamais !

– **Comment a débuté votre carrière de comédien ?**

– A l’âge de quatre ans, j’avais déjà envie de faire du théâtre. Donc, cela s’est fait lentement et progressivement. A 18 ans, j’ai rencontré tous ceux qui allaient former la Nouvelle vague et qui m’ont aidé à entrer dans le monde du cinéma.

– **Entre le cinéma et le théâtre, votre cœur ne balance pas. On vous voit à l’écran et sur scène. Mais avez-vous une préférence ?**

– Non, parce que j’ai toujours pratiqué les deux. C’est comme si vous demandiez à un enfant s’il préfère son père ou sa mère. Je pense que la mère c’est le théâtre : le rapport direct avec le public. Au cinéma, il faut passer par un filtre représenté par le réalisateur, le monteur, le distributeur, les intermédiaires. Ce sont eux et non le public qui décident si on vous a assez vu, si vous êtes moins désiré. Au théâtre, c’est le public qui vous réclame.

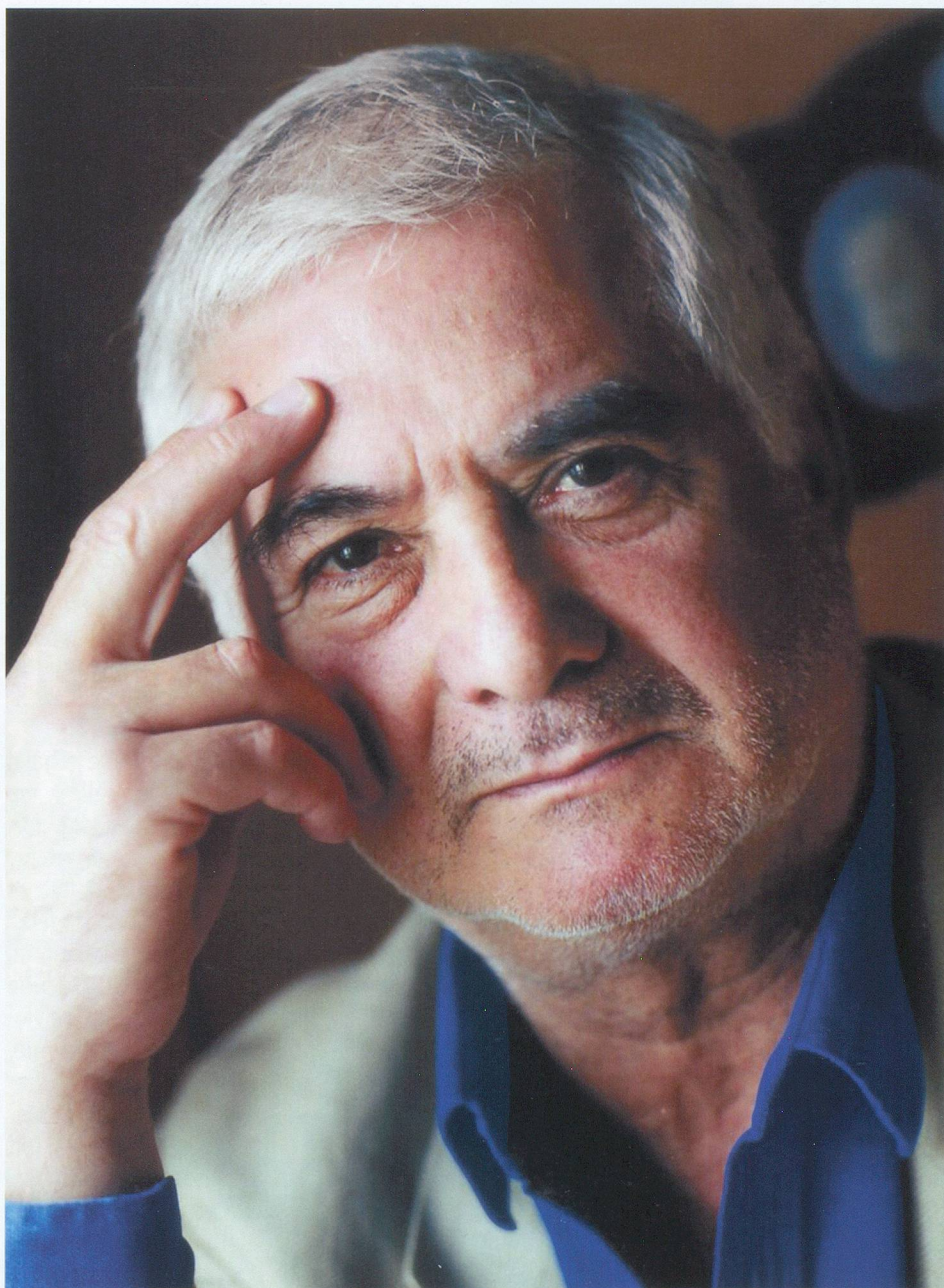
– **A Paris, vous êtes propriétaire d’un restaurant, L’Orangerie, et d’un théâtre, Les Bouffes Parisiens. Comment êtes-vous passé du rôle de comédien à celui d’homme d’affaires ?**

– Le restaurant représente un accident dans ma vie. Je n’ai jamais eu envie d’ouvrir un restaurant. Il y a quarante ans, j’ai rencontré par hasard un garçon qui était l’ami d’une copine à moi et qui cherchait du travail. Il était excellent cuisinier, il avait le don absolu. Je l’ai aidé à ouvrir un petit restaurant. Il m’a demandé de devenir son financier et son associé. Au bout de dix ans, il a décidé d’ouvrir un restaurant à

Los Angeles du même nom sans m’en parler. J’ai été un peu fâché, nous nous sommes séparés, mais j’ai gardé le restaurant parisien. Et je dois vous avouer que quand je vais au Japon ou en Amérique, on me parle davantage de mon restaurant que de ma carrière.

– **Vous allez souvent dans votre restaurant ?**

– Pratiquement tous les soirs lorsque je suis à Paris. Je n’y vais ni pour faire les comptes, ni pour donner mon avis sur le menu, mais pour le plaisir. Je suis plutôt un médiateur qu’un patron.



Jean-Marie Perrier

« Dès l’âge de 4 ans, j’avais envie de faire du théâtre. »

Portrait

– Quant au théâtre des Bouffes Parisiens...

– C'est différent, parce que c'est mon argent. Je fais très attention aux productions que je monte et c'est moi qui les choisis en fonction de ce qu'on me propose.

– Comment vous est venue l'idée de mettre en scène votre vie ?

– La personne qui m'a poussé à faire ce spectacle, c'est Peter Ustinov que j'admire beaucoup pour son intelligence, son esprit, son humour, sa générosité. On a tourné un film ensemble et je racontais

mes histoires de théâtre. Il m'a dit: «Tu devrais faire ça sur scène.» La télévision a fait beaucoup de mal. Les gens sont abrutis par les jeux et les émissions médiocres.

– Pourtant, vous apparaissez régulièrement à la télévision.

– Oui, je ne méprise pas la télévision, puisque j'en ai fait depuis le début. J'ai fait au moins 150 émissions avec les Carpentier. Et puis j'ai fait des dramatiques et cinq films comme metteur en scène: *Le Bon Petit Diable* et *Les Malheurs de Sophie*, *Saint-Marc*, *La Nuit de Varenne*, *Georges Dandin*

sent à la merci de la télévision, qui est un poison pour eux et à la merci de gens qui peuvent les emmener vers l'alcool, la drogue ou la violence. Aux enfants, on n'apprend plus le sens de l'honneur, le sens du travail et le sens du bonheur aussi.

– Vous avez connu les plus grands honneurs au cours de votre carrière. Avez-vous l'impression d'avoir été comblé ou manque-t-il encore un petit quelque chose, la cerise sur le gâteau ?

– J'ai été très gâté, je suis privilégié, je le sais. Je ne suis pas milliardaire, je n'ai pas un coffre en Suisse, mais cela ne me manque pas du tout. Ce que je souhaite c'est de continuer à vivre comme un homme libre qui ne demande rien à personne. Donc je suis conscient de ce privilège. J'ai tourné dans deux cents films, parmi lesquels quin-

ze me plaisent beaucoup. Mais aujourd'hui, avec l'âge, j'aimerais bien faire un grand film avec un beau rôle, pour que ma carrière au cinéma soit belle.

– Y a-t-il encore des monstres sacrés au cinéma et y a-t-il encore de la place pour eux ?

– Quand on voit Michel Bouquet dans le film sur Mitterrand, quand on voit Philippe Noiret, Jean-Pierre Marielle ou Jean Rochefort, ce sont des gens importants qui marquent leurs rôles par leur personnalité.

– Qu'est-ce qui vous manque: un bon scénario, un réalisateur confiant ?

– Il manque un metteur en scène comme Tavernier, Blier ou Besson, qui me dise: «Voilà, j'ai une histoire formidable pour toi.» Mais ça va arriver !

– Comment voyez-vous l'avenir ?

– Je le vois comme un homme qui a 70 ans et qui sait que l'avenir se rétrécit. Donc, je vais essayer de travailler moins et de profiter davantage de la vie et de mes amis surtout.

– Avez-vous la hantise de l'âge ?

– Non, mais j'ai la hantise de la maladie d'Alzheimer, ce qui n'est pas pareil. J'espère aller très loin, jusqu'à 90 ans, mais surtout sans être diminué. Si c'est pour souffrir, ne plus pouvoir marcher, ne plus pouvoir voir, entendre ou perdre la tête, alors il vaut mieux mourir.

Propos recueillis par Jean-Robert Probst

« A 18 ANS, J'AI RENCONTRÉ CEUX QUI ALLAIENT FORMER LA NOUVELLE VAGUE DU CINÉMA. »

avec Jacques Villeret, *La Dame aux Camélias* avec Cristiana Reali.

– Vous avez une énergie extraordinaire. D'où vous vient-elle ?

– Elle me vient de mes grands-parents, qui étaient des cultivateurs et qui avaient du bon sang dans les veines.

– Est-ce que vous prenez soin de votre santé ?

– Oui, j'ai une hygiène de vie assez sérieuse. A mon âge, je devrais moins boire de champagne, mais j'ai du mal à m'en priver. Dans la journée, je fais attention, je déjeune légèrement, je bois de l'eau. Par contre, je me rattrape le soir.

– Quel est votre regard sur la vie actuelle ?

– Un regard à la fois émerveillé parce que les progrès que l'on fait en médecine et dans la technologie me fascinent. En même temps, c'est un monde de vitesse, de violence, d'argent, de mépris. On accuse les professeurs, l'Etat, les hommes politiques, mais je crois que les vrais responsables sont les parents, souvent très égoïstes. Ils veulent vivre leur vie, donc ils ne s'occupent pas de leurs enfants. Ils les lais-



Martial Fagnières

MES PRÉFÉRENCES

Une couleur	Le rouge de l'amour
Une fleur	La rose du jardin
Une recette	Le clafoutis aux cerises
Un peintre	Auguste Renoir
Un écrivain	Marcel Proust
Un film	<i>Les Enfants du Paradis</i>
Un parfum	Les parfums un peu citronnés
Un musicien	Mozart
Une qualité humaine	La générosité
Une personnalité	Le général de Gaulle
Un animal	Les chats
Une gourmandise	Un verre de champagne

A lire: *Le Ruisseau des Singes*, Editions Robert Laffont et *J'ai oublié de vous dire*, XO Editions.